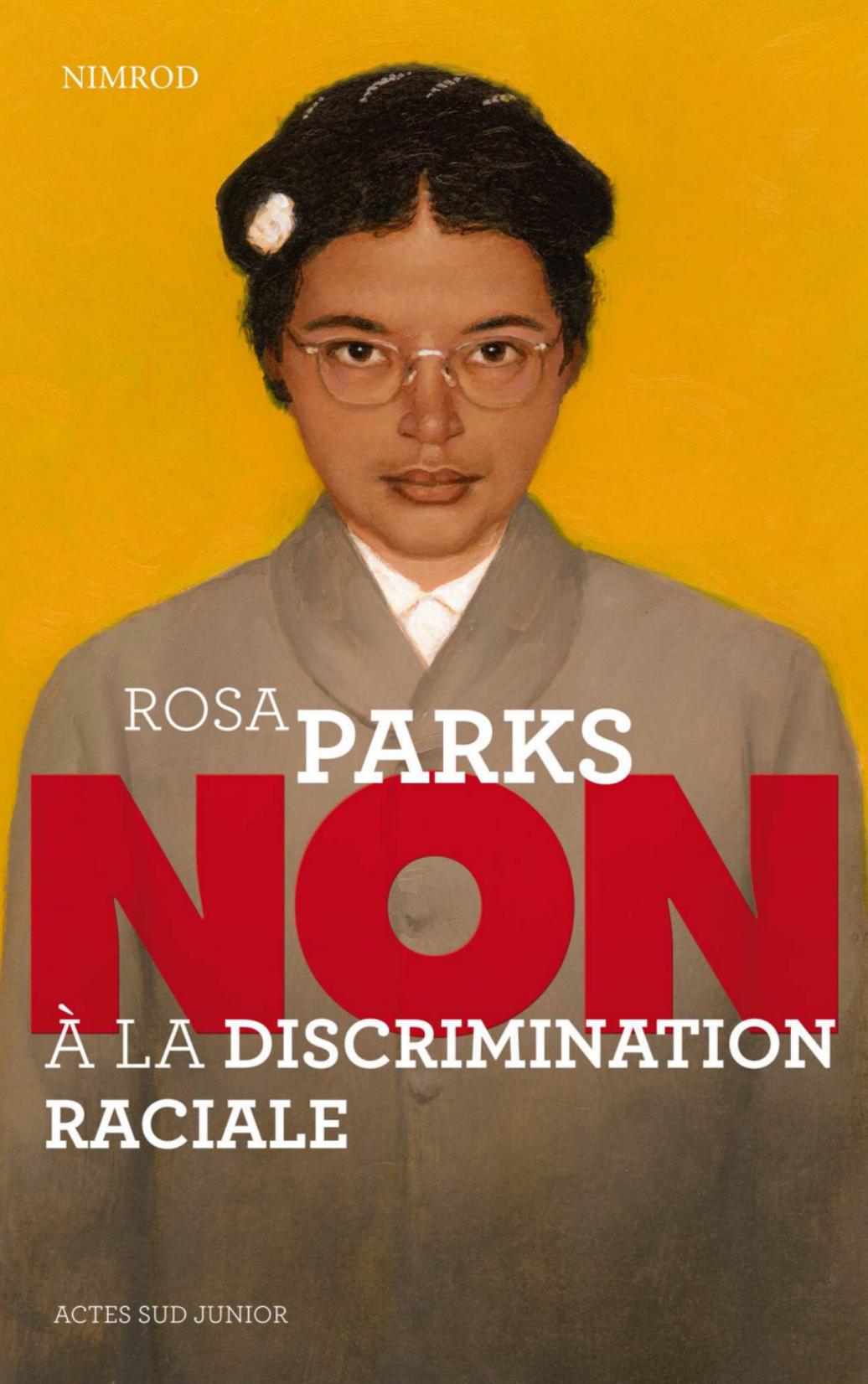


NIMROD

A portrait of Rosa Parks, a Black woman with dark hair styled in two buns, wearing glasses and a grey jacket over a white collared shirt. The background is a solid yellow color.

ROSA PARKS

NON
À LA DISCRIMINATION
RACIALE

ACTES SUD JUNIOR

CEUX QUI ONT DIT **NON** DES ROMANS HISTORIQUES

“En disant non, toute désarmée que j’étais, je restais en phase avec moi-même. Je ne cherchais nullement à être une citoyenne modèle, moi que la loi excluait du droit de vote, ainsi que de la liberté de boire à n’importe quelle fontaine, de m’asseoir à la place libre qui me faisait face, de me soulager dans les toilettes publiques... Contrairement aux humains, les animaux buvaient à la même source, quelle que fût la couleur de leur pelage. En Alabama, un écriteau surplombait nos fontaines : *COLORED*. Notre vie était la pancarte de la honte.”

ROSA **PARKS**
NON
À LA DISCRIMINATION
RACIALE

“Ceux qui ont dit non”
Une collection dirigée par Murielle Szac.

Illustration de couverture : François Roca

Éditorial : Isabelle Péhourticq assistée de Fanny Gauvin

Directeur de création : Kamy Pakdel

Directeur artistique : Guillaume Berga

Maquette : Christelle Grossin

© Actes Sud, 2008, 2014 – 978-2-330-03587-7

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

www.actes-sud-junior.fr

www.ceuxquiontditnon.fr

NIMROD

ROSA **PARKS**
NON
À LA **DISCRIMINATION**
RACIALE

ACTES SUD JUNIOR

*À la fée Éliane.
À l'ange Frieda.*

*La première fois que j'ai rencontré le blues, Mama,
il s'en allait par le bois
S'est d'abord arrêté chez moi, Mama,
et m'a fait tout le mal qu'il pouvait.*

Leadbelly, Good Morning Blues.

1

C'était mon jour, je me rends. Je pourrais me détester, mais c'est inutile : cela ne profiterait qu'aux Blancs. Ils nous dominent depuis trop d'années, leur barbarie ne leur saute plus aux yeux. Elle est devenue banale. L'échange le plus anodin montre qu'ils ne s'adressent jamais à Rosa, Lennie ou Chris, comme le ferait Virginia, par exemple, une très chère amie, une Blanche, une blonde. Nombre de Blancs, lorsqu'ils parlent à un Noir, bêtifient : ils se livrent à des tournures pour le moins déplacées. On nous gave de condescendance et de coups là où nous attendons la douceur. Mon corps souffre ; en ce début de soirée où me voici prise en

flagrant délit de désobéissance, j'aimerais qu'on m'épargne un peu.

Lorsque, loin de l'atmosphère tendue de l'autobus, l'agent F. B. Day m'a demandé : "Pourquoi ne vous êtes-vous pas levée quand le chauffeur vous a ordonné de céder votre place ?", je suis restée muette. Mon cœur était plein d'amertume, mes membres perclus de fatigue, mon âme lasse de toujours vivre loin de chez elle. Pourtant, il s'était comporté en gentleman, l'agent F. B. Day. Il avait pris soin de mon sac à provisions, tandis que son collègue, le bourru D. H. Mixon, emportait ma sacoche. Je les ai suivis, tout à la fois présente et absente à mon corps. Le pire pouvait survenir d'un moment à l'autre. L'année avait été longue des vexations racistes de toutes sortes ; bien des tragédies berçaient mon âme. Le mois de décembre ainsi que les flonflons de Noël ne la modifiaient en rien. Ces Blancs ne pouvaient pas comprendre, même animés des meilleures intentions.

Je leur sais gré de m'avoir arrêtée sans brusquerie, sans menottes, sans violence verbale, hormis deux brefs éclats de l'autre agent. Le Noir espère la courtoisie d'une race qui en est dépourvue.

Un matin de 1919, Moïse Hudson, un planteur blanc de Montgomery, nous avait rendu visite dans la ferme de mon grand-père, Sylvester senior, où nous résidions, à Pine Level, dans le comté de Montgomery, à sa frontière sud, une région chaude, humide, odorante, fleurie. Le visiteur était accompagné de son beau-fils, un soldat yankee. La plantation de Moïse Hudson était mitoyenne de nos terres. Il s'y retirait de temps en temps. Cette fois, il était venu avec un nordiste, et ce dernier, tout soldat qu'il était, m'avait parlé comme l'on parle à une fille de cinq ans. Comme j'en étais heureuse ! Les Noirs et les membres de ma famille mis à part, je n'avais encore jamais été traitée de la sorte par des Blancs. "À voir son beau-fils se montrer si déférent envers toi, Hudson était devenu

rouge comme une braise !”, disait grand-père de sa belle voix grave. “Oh, comme il était bien rouge !”, qu’il répétait en riant aux éclats. Bien entendu, Moïse Hudson, en parfait gentleman farmer d’Alabama, se comportait envers moi comme envers une petite poupée noire, c’est-à-dire une ingénue, une attardée mentale... Grand-père en profitait pour le railler en douce. Il adorait ça, grand-père. Il appelait les Blancs par leur nom, s’exonérant de l’obligation de dire “monsieur” ou “madame”, comme c’était la coutume chez les Noirs. Il était fier, il était beau, il était troublant. Il aimait se payer la tête des Blancs, car rien ne l’amusait plus que leurs manières étriquées. Il m’enseignait à être noble en toute circonstance. Il relevait toujours la tête, et sifflotait en contemplant le ciel. Il se réjouissait du chant des oiseaux. À quatre ans, je savais déjà discerner maintes attitudes. Dans mon enfance, Sylvester junior, mon petit frère, n’était jamais appelé de son nom par les

Blancs. Ils lui donnaient du “Eh, moricaud !”, “Eh, petit négro !”. À ces mots, je voyais rouge. Je volais au secours de mon frère, je répondais aux insultes. Un matin, devant notre école, Franklin, un petit Blanc de mon âge, m'avait traitée de petite putain de négresse et avait filé se réfugier dans les jupons de sa mère. Je m'étais saisie d'une brique et j'allais la lui balancer sur la tête quand quelque chose m'en avait empêchée. J'avais failli provoquer un désastre pour notre famille, et mieux ne valait pas. Le Ku Klux Klan pouvait débarquer le soir même et nous lyncher, après avoir fait brûler notre maison et nos terres. D'ailleurs, ma mère me mettait au lit tout habillée. C'était pour que nous puissions nous enfuir en toute décence, au cas où le KKK incendierait la maison pendant notre sommeil. On devait dormir éveillés.

Donc, ce matin-là, devant notre école, la mère du petit provocateur m'avait dit : “Si tu touches à un cheveu de mon bébé, je te tue, tu comprends ?”